

Article

« André Gide et Albert Camus : Rencontres »

Raymond Gay-Crosier

Études littéraires, vol. 2, n° 3, 1969, p. 335-346.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500096ar>

DOI: 10.7202/500096ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ANDRÉ GIDE ET ALBERT CAMUS : RENCONTRES *

raymond gay-crosier

Pour Frieda S. Brown

Lorsque Camus naquit, Gide avait quarante-quatre ans ; quand le futur auteur de *l'Étranger* se mit à lire *les Nourritures terrestres*, la réputation de leur auteur était déjà acquise et son œuvre quasi terminée. Or cette première rencontre fut un « rendez-vous manqué » :

J'avais seize ans, écrit Camus, lorsque je rencontrai Gide pour la première fois. Un oncle, qui avait pris en charge une partie de mon éducation, me donnait parfois des livres. [. . .] Un jour, il me tendit un petit livre à couverture parcheminée, m'assurant que « ça m'intéresserait ». Je lisais tout, confusément, en ce temps-là ; j'ai dû ouvrir *les Nourritures terrestres* après avoir terminé *Lettres de Femmes* ou un volume des *Pardaillan*. Les invocations me parurent obscures. Je bronchai devant l'hymne aux biens naturels. À Alger, à seize ans, j'étais saturé de ces richesses ; j'en souhaitais d'autres, sans doute. Et puis, « Blida, petite Rose . . . », je connaissais, hélas, Blida ! Je rendis le livre à mon oncle et lui dis qu'il m'avait, en effet, intéressé. Puis je retournai aux plages, à des études distraites et des lectures oisives, à la vie difficile aussi qu'était la mienne. Le rendez-vous était manqué ¹.

Visiblement, il ne s'agit pas de l'incompréhension d'un adolescent mal averti — il fut, au contraire, très sensible au paganisme amer, au mutisme obstiné et au lyrisme intermittent qui caractérisent

* Cet article représente un chapitre d'un livre à paraître sur *Deux tempéraments littéraires : André Gide et Albert Camus* qui se fonde surtout sur une étude comparée du *Journal* et des *Carnets*. Grâce à une bourse du *Humanities Council* de l'Université de la Floride — que nous tenons à remercier de sa générosité — nous avons pu entreprendre et mener à bien ce travail à Paris.

¹ Camus, *Rencontres avec André Gide*, publié d'abord dans *l'Homage de la N.R.F.*, novembre 1951, repris dans les *OC*, Pléiade, Gallimard, Paris, 1965, t. II, p. 117.

la Douleur d'André de Richaud — il ne s'agit pas non plus d'un malentendu, mais de deux tempéraments littéraires différents qui, pourtant, se rencontreront dans maintes préoccupations communes. Au cours de notre étude, nous aurons l'occasion de constater, à plusieurs reprises et textes à l'appui, que Camus goûtait sans honte à l'insolite de la profusion sensuelle là où Gide, attiré par le pouvoir séducteur de la radieuse jeunesse nord-africaine et hanté par les revenants de son passé puritain, devait s'ériger en prédicateur de la libération des sens et en apôtre de la disponibilité et du dénuement. En outre, il manque à Camus le côté ostentatoire et, avant tout, la grimace dans le vice. Nanti des richesses que lui prodiguaient les paysages méditerranéens, et sans trop souffrir de la pauvreté qui l'entourait durant sa jeunesse, il avait le privilège de pouvoir pratiquer sans inhibition des plaisirs plus ou moins innocents, avec une naïve pudeur qui dénotait simplement l'absence de tout exhibitionnisme. Un second « rendez-vous » eut lieu, littéraire toujours, mais plus décisif :

*La Douleur*² me fit entrevoir le monde de la création où Gide devait me faire pénétrer. Ici se place ma deuxième rencontre avec lui. Je me mis à lire vraiment. Une heureuse maladie m'avait détaché de mes plages et de mes plaisirs. Mes lectures se poursuivaient encore dans le désordre, mais une avidité nouvelle s'y installait. Je cherchais quelque chose, je voulais *retrouver* ce monde entr'aperçu dont il me semblait qu'il était le mien. [. . .] Entre-temps, je lus tout l'œuvre de Gide et je reçus, à mon tour, des *Nourritures terrestres*, l'ébranlement si souvent décrit. Mais je le reçus à la deuxième rencontre, on le voit, peut-être parce que j'étais à l'époque de ma première lecture un jeune barbare sans lumières, mais aussi parce que cet ébranlement ne pouvait être, en ce qui me concerne, celui des sens. Il s'agissait d'un choc autrement décisif. Bien avant que Gide lui-même eût confirmé cette interprétation, j'appris à lire dans *les Nourritures terrestres* l'évangile de dénuement dont j'avais besoin³.

Imbu des idées de Kierkegaard, qu'il pratiquait alors régulièrement, Camus eut à payer la rançon d'une activité exténuante qui contrariait par trop son état de santé chancelant. Ce détachement

² Roman d'André de Richaud récemment réédité. Cf. à ce propos notre analyse plus détaillée des thèmes et tons annonçant ceux de Camus in *les Envers d'un échec. Étude sur le théâtre d'Albert Camus*, Paris, Minard, 1967, pp. 12-13.

³ *Op. cit.*, p. 1118; c'est nous qui soulignons.

lucide n'est pas sans rappeler la sagesse kierkegaardienne du bon usage de la maladie. Et à cette même époque de retranchement forcé, l'auteur de *la Mort heureuse* (inédite) salua en Nietzsche un fraternel pèlerin de l'absolu qui parvint à commuer la métaphysique en style de vie. Rien d'étonnant donc que la seconde rencontre avec Gide, « le choc » eut lieu non sur le plan de la vie ni sur celui de l'idéologie mais sur le plan esthétique et artistique. Camus lui-même a tenu à préciser, tout en la limitant, l'influence de son illustre confrère :

Avec tout cela, pourtant, il ne fut pour moi ni un maître à penser ni un maître à écrire ; je m'en étais donné d'autres. Gide m'apparut plutôt, à cause de ce que j'ai dit, comme *le modèle de l'artiste*, le gardien, fils de roi, qui veillait aux portes d'un jardin où je voulais vivre. Par exemple, il n'est à peu près rien de ce qu'il a dit sur l'art que je n'approuve entièrement, bien que l'époque se soit éloignée de cette conception ⁴.

Toujours en 1937, Camus s'intéressa au théâtre de Gide et adapta à la scène *le Retour de l'enfant prodigue* ⁵. Depuis 1935, on s'en souvient, il déployait à Alger une activité fébrile, travaillant tour à tour à son Diplôme d'études supérieures, faisant un peu tous les métiers pour survivre, mettant sur pied un théâtre (le *Théâtre du Travail*) et la Maison de la Culture, s'engageant, quinze jours par mois, comme acteur à la troupe théâtrale ambulante de Radio-Alger (il y excella surtout comme jeune premier) et préparant l'agrégation à laquelle il ne put se présenter pour des raisons de santé. On sait aussi que, ouvertement communistes ou communistes, les membres du *Théâtre du Travail* décidèrent, sur l'instigation de Camus, de dépolitiser leur répertoire et changèrent, de ce fait, de nom. Le nouveau-né fut baptisé *Théâtre de l'Équipe*.

⁴ *Ibid.*, pp. 1118-19 ; c'est encore nous qui soulignons. Camus réitéra cet avis lors d'une interview accordée à Alger au moment où Gide reçut le Prix Nobel. Cf. *OC*, II, p. 1910.

⁵ Lorsque Jean Hytier, dans son *Gide*, écrit qu'« on a pu représenter *le Retour de l'enfant prodigue* » (p. 198), il fait allusion à cette adaptation de Camus. Celui-ci a probablement assisté à l'une ou l'autre des huit conférences faites à la Faculté des lettres d'Alger rassemblées dans le livre de Hytier publié chez Charlot. Hytier était alors collaborateur et membre du comité de direction de ce centre méditerranéen (*Aux Vraies Richesses*, 2 bis, rue Charras, c'est-à-dire l'adresse de l'éditeur Charlot) d'où sortirent les deux numéros de la revue *Rivages* qui, dans leur partie publicitaire, annoncent l'essai sur Gide.

« Sans parti-pris politique ni religieux ⁶ » et soucieuse de présenter au peuple algérois des pièces illustrant « les grands sentiments simples et ardents autour desquels tourne le destin de l'homme ⁷ », la troupe joua dans cet esprit outre *la Célestine* de Rojas, le *Paquebot Tenacity* de Vildrac, l'adaptation Copeau/Croué des *Frères Karamazov*, le *Baladin du Monde occidental* de Synge, la dite adaptation de Gide ⁸. Elle contribua à créer, en même temps que *les Nourritures terrestres*, le climat d'exaltation lucide qui vit naître *Noces*. L'âcreté et la douceur des sèves auxquelles goûte l'enfant prodigue, les beautés d'un désert aride qui invitent à la réflexion ces « envers » et ces « endroits » d'une naïveté lucide convenaient bien mieux à Camus que les raffinements déguisés des *Nourritures*.

Sauf erreur, Gide est cité onze fois dans les deux premiers volumes des *Carnets*, dont deux fois seulement dans le tome premier qui va de mai 1935 à février 1942. Cela prouve que l'intérêt que Camus portait à Gide n'était pas exceptionnel au début de sa carrière. C'est encore en 1937, à l'époque donc de la relecture des *Nourritures*, que nous trouvons une première note au sujet de leur auteur :

Le christianisme, comme Gide, demande à l'homme de retenir son désir. Mais Gide y voit un plaisir de plus. Le christianisme, lui, trouve ça mortifiant. En ce sens, il est plus « naturel » que Gide qui, lui, est intellectuel. Mais moins naturel que le peuple qui satisfait sa soif aux fontaines, et qui sait que la fin du désir est la satiété (une « Apologie de la Satiété ») ⁹.

Dans cette subtile distinction entre le caractère naturel du *plaisir* chrétien et le caractère intellectuel du *désir* gidien réside tout l'écart qui, en dépit de son admiration pour l'artiste, séparait dès le premier abord Camus et son aîné. Au fait, le « choc » qu'a provoqué, à en croire Camus, la seconde lecture des *Nourritures* ne se manifeste dans aucune note des *Carnets*. Encore faut-il préciser que cela est peut-être dû au fait que, quoique le ton n'y soit jamais très intime, le premier volume des *Carnets* traduit un peu plus franchement les préoccupations personnelles de Camus alors

⁶ *Programme, OC*, I, p. 1690.

⁷ *Vie et convention, OC*, I, p. 1690.

⁸ Pour une vue d'ensemble des thèmes et sujets qui ont pu influencer Camus, auteur en herbe, cf. notre étude sur son théâtre mentionnée, pp. 12-39.

⁹ *Carnets*, I, p. 54.

que le deuxième est de caractère nettement plus littéraire. La différence de tempérament instinctivement éprouvée¹⁰ reçoit sa tranchante et succulente expression dans une note que l'auteur de *Noces* a jugé nécessaire d'ajouter à son texte :

Puis-je me donner le ridicule de dire que je n'aime pas la façon dont Gide exalte le corps ? Il lui demande de retenir son désir pour le rendre plus aigu. Ainsi se rapproche-t-il de ceux que, dans l'argot des maisons publiques, on appelle les compliqués ou les cérébraux. Le christianisme aussi veut suspendre le désir. Mais, plus naturel, il y voit une mortification. Mon camarade Vincent, qui est tonnelier et champion de brasse junior, a une vue des choses encore plus claire. Il boit quand il a soif, s'il désire une femme cherche à coucher avec, et l'épouserait s'il l'aimait (ça n'est pas encore arrivé). Ensuite, il dit toujours : « Ça va mieux » — ce qui résume avec vigueur l'apologie qu'on pourrait faire de la satiété¹¹.

Une seconde mention de Gide dans le premier tome des *Carnets* n'est pas plus élogieuse. Se référant ostensiblement à l'importance que Gide attribue au voyage, au départ sans arrivée, au déracinement méthodique, Camus évoque les envers d'une pareille entreprise commuée en attitude :

Il faut singulièrement plus d'énergie pour voyager pauvrement que pour jouer au voyageur traqué. Prendre un pont sur les bateaux,

¹⁰ « Nous voulons rattacher la culture à la vie », écrit-il la même année dans sa conférence inaugurale faite à la Maison de la Culture d'Alger. « Il n'y a qu'une culture. [...] Celle qui vit dans l'arbre, la colline et les hommes. » Et il revendique « une nouvelle culture méditerranéenne conciliable avec notre idéal social ». Une note, en revanche, au bas de la page relève d'une précision de caractère bien gidien : « J'ai parlé d'une nouvelle civilisation et non pas d'un progrès dans la civilisation. Il serait trop dangereux de manier ce jouet malfaisant qui s'appelle le Progrès. » Cf. *OC*, II, pp. 1321-27. Une seconde différence capitale qui oppose Camus à Gide est visible dans ce texte. Dès le début de sa carrière littéraire, et pour cause, Camus ne put séparer l'art d'un engagement social qui restait à définir. Pour Gide, la question sociale ne se posa pour ainsi dire que comme résultat marginal de certaines analyses psychologiques. Le problème de l'artiste confronté à ses semblables déboucha chez Camus dans la fameuse antinomie « solidaire-solitaire » qui est partiellement responsable de son mutisme volontaire vers la fin de sa vie. Nous reviendrons à ces problèmes dans le chapitre consacré à « la Question sociale ».

¹¹ *Noces* (« l'Été à Alger »), *OC*, II, p. 69. Cette note, qui ne fait qu'élargir celle des *Carnets* citée plus haut, est un bel exemple de la transposition à laquelle procède Camus lorsqu'il reprend un passage de son journal dans une œuvre. Pourquoi ne pas voir en Vincent un des multiples précurseurs de Meursault ?

arriver fatigué et creusé par l'intérieur, voyager longuement en troisième, ne faire souvent qu'un repas par jour, compter son argent et craindre à chaque minute qu'un accident inconsideré n'interrompe un voyage par lui-même déjà si dur, tout cela demande un courage et une volonté qui défendent qu'on prenne au sérieux les prêches sur le « déracinement ». [...] Mais à bien voir, cela prévient contre le dilettantisme et sans doute je ne dirai pas que ce qui manque à Gide et à Montherlant, c'est d'avoir des réductions sur les trains qui les contraignent du même coup à rester six jours dans une même ville. Mais je sais bien que je ne puis au fond voir les choses comme Montherlant ou Gide — à cause des réductions sur les trains ¹².

Là encore la situation de l'artiste privilégié et, de ce fait, privé de certaines sources d'inspiration, est mise au pilori. Camus, exaltant les richesses naturelles d'un monde de pauvreté qui connaît par expérience le dénuement et l'épuisement et qui n'éprouve guère le besoin de s'en faire le héraut, se méfie sans doute un peu des artistes qui, tels Gide et Montherlant, créent sans aucun souci matériel. En 1943, lorsqu'il fut lui-même un « privilégié » et qu'il vécut dans la proximité immédiate de Gide ¹³, il revint à cette conjonction toute gidienne, composée de départ et de disponibilité, en proposant une solution qui exprime *in nuce* son instinct de l'équilibre et de la mesure : « Barrès et Gide. Le déracinement est un problème dépassé pour nous. Et quand les problèmes ne nous passionnent pas nous disons moins de bêtises. En somme, il faut une patrie et il faut des voyages ¹⁴ ». À travers ce souci d'équilibre on entend déjà la corde qui fera vibrer, huit ans plus tard, *l'Homme révolté*.

Enfin, une troisième rencontre, personnelle cette fois, est due aux événements de la guerre. Lorsque les dirigeants du réseau « Combat » (mouvement de la Résistance) s'installèrent à Paris en 1943, Camus, devenu lecteur chez Gallimard et fatigué de déménager constamment, habita l'appartement de Gide qui s'était rendu une fois de plus en Afrique du Nord ¹⁵. En fait, Camus ne

¹² *Carnets*, I, pp. 92-93. Dans le numéro du 23 octobre 1938 du *Soir républicain* Camus, à présent rédacteur de ce quotidien, passe *les Faux Monnayeurs*, *Saül* et *le Roi Candaule* assez sévèrement au crible de sa critique. Il rapproche les « jeux gratuits de l'intelligence » à ceux auxquels se livre Giraudoux. Mais Gide reste pour lui « un moraliste de tradition française et un critique passionné ». Cf. *OC*, II, *Camus critique littéraire*, pp. 1391-92.

¹³ Cf. *infra*.

¹⁴ *Carnets*, II, p. 103.

¹⁵ On lira au sujet de ce séjour en Tunisie le pamphlet de celui que Gide appelle dans son *Journal* Victor. Insupportable adolescent, selon Gide, Victor

logea pas directement dans l'appartement, mais dans le studio de Marc Allégret qui y faisait suite. Ce n'est que plusieurs mois plus tard que Gide rentra à Paris. Les deux écrivains cohabitèrent tout en se voyant très peu. Un détail, assez important pour que Camus le consigne dans ses *Rencontres avec André Gide*, eut des conséquences littéraires. Dans l'appartement de Gide il découvrit et le lieu (la soupente) et le sujet de ce qu'il nous relate d'abord dans un curieux mimodrame (*la Vie d'artiste*), ensuite dans un récit fort amer qui s'intitule *Jonas ou l'artiste au travail*. Évoquant la partie de l'appartement de Gide qu'il occupe, Camus précise que « c'était un atelier avec loggia dont la plus grande singularité tenait dans un trapèze qui pendait au milieu de la pièce. Je l'ai fait enlever, je crois, fatigué que j'étais de voir s'y pendre les intellectuels qui me rendaient visite ¹⁶ ».

Il n'est guère probable que Gide ait connu Camus grâce à la lecture de *l'Étranger*, du *Mythe de Sisyphe* ou du *Malentendu*. Quoique Camus se voie mentionné à trois reprises dans le *Journal*, Gide ne fait allusion à aucune œuvre de son jeune confrère. Comme semblent déjà le suggérer les *Rencontres avec André Gide*, les rapports personnels des deux écrivains étaient plutôt superficiels et se bornaient à une solidarité inébranlable, mais tacite face au fléau de la guerre. Déjà la cohabitation dans l'appartement était fortuite dans ce sens que Gide ne l'avait pas recherchée. Lui qui ne manque jamais de noter les plus menus détails n'en fait aucune mention dans son *Journal*. Il semble que Gide ait surtout connu un Camus journaliste, engagé à son corps défendant dans les grands problèmes de la réorganisation politique d'après-guerre, inséparable d'une morale nouvelle qui restait à définir. Ainsi comprendra-t-on que c'est à un moment où lui-même commençait à désespérer, tel Camus, de l'atmosphère belliqueuse qui menaçait d'empoisonner le climat politique en France que Gide mentionne pour la première fois son confrère. Le 15 janvier 1945, cinq mois environ avant l'armistice ¹⁷, Gide ne peut s'empêcher de manifester son amertume devant la nouvelle vague de conformisme — un conformisme conquérant de surcroît — qui, confronté avec les hautes exigences morales des jeunes architectes d'une nouvelle

(François Derais, mais c'est encore un pseudonyme) nous décrit sa version de cette visite marquée par la convoitise d'un vieillard qui ne mesurait pas trop les limites de sa liberté. Cf. François Derais et Henri Rambaud, *l'Envers du Journal de Gide*, Paris, le Nouveau Portique, 1951.

¹⁶ *Rencontres* . . . , p. 1119.

¹⁷ Rappelons que le 8 mai 1945 Camus se trouve aux côtés de Gide lorsqu'il apprend la nouvelle de l'armistice. Cf. *OC*, I, p. XXXIV.

République, pratique ouvertement l'oppression sous le couvert des intérêts de l'État.

La terreur règne ou, du moins, s'efforce de régner. Il n'est plus de vérité qu'opportune; c'est-à-dire que le mensonge opportun fait prime et triomphe partout où il peut. Les « bien-pensants » seuls auront droit à l'expression de leur pensée. Quant aux autres, qu'ils se taisent, ou sinon . . . C'est sans doute grâce à un totalitarisme anti-nazi que l'on pourra triompher du nazisme; mais demain c'est contre ce nouveau conformisme qu'il importera de lutter ¹⁸.

Inutile de souligner que l'éditorialiste de *Combat* et l'auteur de *l'Homme révolté* adopte la même position, et cela avec une insistance croissante ¹⁹. Il n'est donc guère surprenant qu'à la même page du *Journal* et à propos d'un pareil problème Gide parle pour la première fois de Camus. Encore est-ce moins pour exprimer son admiration que pour méditer, à l'intention de Camus, un vague projet de lettre mettant à nu l'importance, excessive selon lui, attribuée par l'éditorialiste de *Combat* à une citation empruntée à Malebranche :

Et ne pouvant m'assoupir, j'imaginai une lettre à Camus qui vient, m'apprend-on, de donner à *Combat* mon article sur Benda sous un titre inventé par lui: « La justice avant la charité » (ou quelque chose d'approchant) qui souligne à l'excès la citation que Benda faisait de Malebranche, phrase que je citais à mon tour. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, et qui me paraît de grande importance ²⁰.

La seconde mention de Camus dans le *Journal* n'est pas de Gide lui-même, elle se trouve dans une lettre d'un certain Bernard Enginger, inconnu à Gide, mais qui tenait à dire au Maître l'admiration qu'il éprouvait pour lui. L'auteur du *Journal* a consigné copie et de cette lettre et de sa réponse. Or le passage où Enginger fait allusion à Camus est très critique à l'égard de celui-ci. De

¹⁸ JAG, II, p. 282.

¹⁹ Cf. *Actuelles I (Chroniques 1944-1948)*, OC, II, pp. 251 sq.

²⁰ JAG, II, p. 282. On notera la ressemblance de cette objection avec celles de François Mauriac. Elles suscitèrent (cf. *Combat*, 11 janvier 1945, OC, II, p. 285) une fameuse polémique où Camus fit finalement amende honorable. Il ne faut pas oublier qu'à partir de septembre 1944, outre Gide, des écrivains tels que Malraux, Sartre, Raymond Aron, Mounier, Breton, de Rougemont, Parain et Gracq prêtèrent leur plume à *Combat*.

surcroît, il associe sans aucune nuance Sartre et Camus, ce qui se fit souvent à cette époque. Après avoir dit la sagesse du « Quitte-moi » de Ménélaque, le correspondant vient à constater l'exigence morale de toute libération : « J'ai fait une table rase pour être neuf à la loi nouvelle. Je me suis libéré. Cela ne suffit pas. *Libre pour quoi ?* C'est la terrible question. Je me suis enfin détaché de vous, mais je n'ai point trouvé de nouveaux maîtres, et je reste pantelant. L'effrayante absurdité des Sartre et des Camus n'a rien résolu et n'ouvre que des horizons de suicide²¹ ». La réponse de Gide, importante puisqu'il l'incorpore dans son *Journal*, est révélatrice. Flatté sans doute de pouvoir toujours jouer son rôle d'inquisiteur, et cela en dépit de l'insolite écho qu'ont « certaines déclarations et manifestations *existentialistes*²² », l'auteur des *Nourritures terrestres* s'empresse de bien conseiller son jeune correspondant :

Pourquoi chercher de « nouveaux maîtres » ? Catholicisme ou communisme de l'esprit. Fatigués par la lutte d'hier, les jeunes gens (et nombre de leurs aînés) cherchent et pensent trouver, dans cette soumission même, repos, assurance et confort intellectuels. Que dis-je ? Ils y cherchent même une raison de vivre et se persuadent (se laissent persuader) qu'ils seront de meilleur service et assumeront leur pleine valeur, enrôlés. C'est ainsi que, sans trop s'en rendre compte, ou ne s'en rendant compte que trop tard, par dévouement — ou par paresse — ils vont concourir à la défaite, à la retraite, à la déroute de l'esprit ; à l'établissement de je ne sais quelle forme de « totalitarisme » qui ne vaudra guère mieux que le nazisme qu'ils combattaient. Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des *insoumis*²³.

Cette réponse, ce nous semble, pour belle qu'elle soit, est ambiguë à l'égard de Camus. Ou bien Gide ne connaissait pas bien *l'Étranger* et *le Mythe de Sisyphe* (qui firent tout de même date tous les deux), ou bien — ce qui est plus probable — il lutte pour la continuation de son influence décroissante et de sa réputation entachée. Lecteur et collaborateur occasionnel de *Combat*, interlocuteur de Camus, il devait pour le moins connaître certains principes et détails de sa position politique, morale et intellectuelle. Qu'il ait lu et aimé certaines œuvres de Sartre, notamment *le Mur*, est évident puisqu'il en parle neuf fois dans son *Journal*²⁴. Il semblait

²¹ JAG, II, p. 294.

²² *Ibid.*, p. 290.

²³ JAG, II, pp. 295-96 ; c'est Gide qui souligne.

²⁴ Cf. JAG, II, pp. 277, 290, 294, 307, 308, 319-322.

donc mieux connaître l'œuvre de Sartre que celle de Camus ce qui ne laisse pas de nous surprendre, car ce dernier est indubitablement plus proche de l'univers gidien que l'auteur de *la Nausée*. Gide — et ce ne serait pas la seule fois, on le sait — pécherait-il par omission ? Il est tout de même étonnant de voir combien l'attitude qu'il préconise dans sa réponse à Enginger est proche de celle de Camus, et cela jusqu'au vocabulaire même (confort intellectuel, lutte contre toute forme de totalitarisme, souci d'équilibre). Avouons que Camus ne précisera l'interprétation du mythe de Sisyphe, c'est-à-dire l'imperceptible passage du défi obstiné à l'action révoltée et ouverte, que dans *l'Homme révolté*, mais sa méfiance foncière envers une certaine forme adultère de l'engagement, son besoin de mesure et son anarchisme latent sont déjà amorcés dans *l'Étranger*, *le Mythe de Sisyphe*, *le Malentendu* et dans les éditoriaux de *Combat*. Or Gide, qui le souligne lui-même, était un lecteur des plus avertis et aussi des plus sensibles. Aurait-il reconnu en son jeune confrère et hôte temporaire un dangereux rival qui, de par ses préoccupations semblables, son goût des mythes et son continuel effort de classicisme menaçait de prendre définitivement la relève auprès d'une jeunesse tout avide d'un nouveau directeur de conscience ? Pure hypothèse, évidemment, mais que corrobore une note du *Journal* de janvier 1946 rédigée en Égypte et exprimant la crainte de n'être pas reconnu comme le premier à avoir exprimé certaines idées directrices de la philosophie existentialiste :

Par un grand souci de faire court (toujours, et depuis mon enfance, la crainte de ne pas être écouté jusqu'au bout) je ne présente, à l'ordinaire que des aboutissements de pensée. Comprenne qui peut ou qui veut. Il arrivera peut-être, plus tard, que tel lecteur attentif ressorte telle phrase de moi, qui passa d'abord inaperçue, et que, devant le raffut que l'on fait aujourd'hui (dont Sartre n'est pas uniquement responsable) à propos de certaines déclarations et manifestations « existentialistes », il s'étonne et proteste : « mais Gide l'avait dit avant lui . . . »

Je sème à la volée. Et que la graine attende, si la saison n'est pas propice ! Le meilleur est souvent le plus longuement attendu ²⁵.

Qu'on ne dise pas que Gide se méprenait totalement sur le rôle que jouait Camus dans la vie littéraire d'après-guerre. Au lendemain de

²⁵ JAG, II, p. 290. Il va de soi que Gide a pleinement raison. Sartre n'a pas manqué de le reconnaître publiquement.

l'émission radiophonique organisée pour son soixante-dix-septième anniversaire par Jean Amrouche²⁶, Gide se demanda quel serait le ton des messages de bons vœux « de Malraux, de Schlumberger, de Paulhan et de Camus...²⁷ » Excellente compagnie que celle où Camus se voit placé ce 22 novembre 1946, mais c'est en même temps la dernière fois qu'il est digne de mention dans le *Journal*. Avec tout le respect qui était dû à l'aîné, Camus ne s'offusquait jamais de certaines particularités d'un des pairs de la littérature française contemporaine. Au contraire : ayant publié un seul article dans *les Lettres françaises*, qui passèrent alors pour communistes et l'organe semi-officiel du Comité national des écrivains (auquel il n'adhéra jamais), il s'en distança vite et vigoureusement après les attaques qui y parurent contre Gide.

□ □ □

Quel est le bilan de ces rencontres ? Nul doute qu'elles furent bien plus importantes pour Camus que pour Gide qui, après tout, restait ou feignait de rester indifférent à l'univers de ce nouveau Prométhée des lettres françaises. N'oublions pas que Gide parachevait le périple de sa longue vie et que le durcissement de sa position ne se faisait pas seulement sentir dans ses dernières œuvres. Que les rapports personnels de Gide et de Camus demeurèrent corrects, ni plus ni moins, que les deux artistes n'entamèrent pas un dialogue plus intime, n'est en somme que déplorable sur le plan biographique. Car sur le plan esthétique et moral la filiation de l'auteur des *Nourritures terrestres* à l'auteur de *Noces* et de *l'Étranger* est directe. Aucun des écrivains contemporains associés, à tort ou à raison, au mouvement existentialiste n'est aussi tributaire de Gide que Camus. Il va de soi que celui-ci n'a jamais copié celui-là, mais à l'instar de son illustre confrère, Camus aurait en somme pu faire l'éloge de sa sensibilité et de sa réceptivité extraordinaires, qualités dont il fit un usage tout à fait gidien. Deux vies d'artistes,

²⁶ C'est d'ailleurs grâce à lui que Gide a pu faire la connaissance de la famille tunisienne où il a passé une dizaine de mois en 1942/43. Signalons que c'est aussi Amrouche qui fut, après la guerre, l'animateur de la revue *l'Arche* que patronnait Gide et où Camus, tel Maurice Blanchot, était membre du comité de lecture. Dans le numéro 13 de cette revue, en février 1946, Camus fit insérer une première version de sa « plaquette sur Oran », *le Minotaure*, avec l'épigraphe suivante de Gide : « Je l'imaginai à la cour du roi Minos, inquiet de savoir quelle sorte d'inavouable monstre peut bien être le Minotaure ; s'il est si affreux que cela, ou s'il n'est pas charmant peut-être. » Cf. *OC*, II, p. 1819 et *Carnets*, II, p. 13. Cette épigraphe fut remplacée dans l'édition définitive par une autre de Hölderlin. Charlot publia la première édition en volume en 1950.

²⁷ *JAG*, II, p. 297.

deux destins littéraires où la différence accuse encore la ressemblance. Et par-dessus tout, deux plumes classiques toujours guidées par un besoin de tendresse, par une émotion sans cesse vibrante, dont seul l'Homme — et non pas l'Humanité qui leur demeure une entité abstraite — est à la fois cible et mobile, fin et moyen.

University of Florida